DISCOVRS
DE LA
CLEMENCE
ET DE LA IVSTICE, AV PARLEMENT,
pour & contre Iules Mazarin.



A PARIS,
Chez la vefue d'ANTOINE COVLON, ruë d'Escosse, aux trois Cramailleres.

M. DC. XLIX.

DISCOVRS DE LA CLEMENCE *& de la Iustice, au Parlement, pour & contre Iules Mazarin.*

LA CLEMENCE.

QVOY qu'on puisse dire, Seigneurs Illustres, vous n'en serez pas moins glorieux quand vostre clemence aura quelque part à vostre justice. I'entens bien que la France entiere crie apres vous contre Iules Mazarin. Ie sçay moy mesme que c'est vne ame plus noire que son chapeau n'est rouge. Et sans dépeindre par le menu ses meschancetez, c'est assez exprimer ses vices que de dire qu'il ne vaut du tout rien. Imaginez vous encore si vous voulez vn degré de démerite plus bas ; vn estage de malice plus profonde que la sienne, si est-ce encore quelque chose digne de vostre bonté : & mesmes si vous considerez jusques au fons l'horreur de ses crimes, il me semble que plus ils sont grands & plus ils sont vne illustre matiere à vostre clemence.

Que c'est vne belle chose que de sçauoir vaincre les plus violentes passions ! Que la victoire est glorieuse qui limite l'impetuosité des mouuemens qu'vn puissant objet excite! A considerer Iules Mazarin, l'objet de vos magnanimes entreprises ; je ne doute point que l'ame ne voulust sortir d'elle mesme pour fuir vne si funeste presence, & que dans l'impossibilité de le faire, elle ne s'armast de la plus violente colere pour la cõbatre & pour la détruire: Mais que c'est vn laid spectacle que l'image d'vne ame en furie; & que c'est vne belle chose que la peinture d'vn esprit serain. Vn cœur ne peut éclater sans le desordre & le renuersement de toute l'œconomie : & cette mer hideuse & grosse de vents de foudres & de vagues, ressemble par vne horrible confusion, vn combat où les elemens expirent, & où la nature jette les derniers soûpirs. Tout cela, Messeigneurs, sont les tristes marques de la foiblesse des choses, elles ne seroient point emeuës si elles auoient plus de stabilité. Ce seroit donc vne marque indigne à la grandeur de vostre courage; que cét ébranlement d'vne haine & d'vne colere violente, qui ne sont que les suites d'vne foiblesse extreme. Les bas mouuemens de vengeance ne sont bons que dans les ames ordinaires. Vn corps de sages ne doit point agir à la façon des communs esprits. Considerer auec froideur ce qui embrase d'indignation tout le reste des hommes, est vne action seule digne de vous, & trop noble pour eux. Ie ne vous dy point que quand on a le pouuoir de nuire à vn ennemy, luy pardonner est vn relaschement plus glorieux que la vengeance ne seroit douce. Il vaut mieux vous dire que l'exemple est à suiure, & les commandemens à obeïr, de celuy qui veut que nous pardõnions à tout le monde: de ce Dieu si bon & si puissant, qui voyant sous son pouuoir tant de coupables, montre sur sa justice tant d'indulgence. Vous serez mieux touchez, Messeigneurs, par l'objet des douceurs infinies

de ce souuerain Maistre de tous les Monarques, que par la foiblesse de mes raisons: Et si vous considerez bien jusques à quel poinct il est continuellement offensé; & combien toutefois il est misericordieux, vous iugerez en ma faueur, quoy qu'en puisse dire vostre Iustice, que les sentimens de douceur que ie vous ay donnez quand vous auez prononcé les Arrests du bannissement de I. Mazarin, & de la confiscation de ses biens, sont enfin dignes de vous & de luy.

LA IVSTICE.

QVE le bannissement du Mazarin soit digne de vous & de luy, Messegneurs, à prendre les choses dans leur verité, à les penettrer iusques à leur source, cela ne se peut dire. Si vous pensez, ô Clemence flateuse, des vices d'vn monstre que tous les gens de bien abhorrent; si vous dites, dis-je, que ses crimes sont dignes de ce chastiment, ie l'auouë. Mais si vous en voulez conclurre que le chastiment est digne des crimes, & faites vne conuersion reciproque de l'vn à l'autre, ie le nie. Il y a plus en ceux-cy qu'en celuy-là, & la moderation de l'vn ne s'accorde point à l'excez des autres. Quoy, vn homme de neant monté par des moyens plus bas que sa naissance à des grandeurs plus hautes que son merite, seroit assez puny du bannissement? Si la vertu l'auoit arraché du centre mesme de la poussiere, il feroit beau le voir maintenir par la mesme puissãce qui l'auroit éleué. Vn diamant tiré de la bouë, n'en est pas moins éclattant quand il est enchassé dans l'or. Mais il est vn rebut de la nature & de la naissance, que des crimes ont éleué, & que des crimes veulent soûtenir, & que ce n'est point assez de chasser, mais qu'on doit exterminer. Ne faisons point aux autres ce que nous ne voudrions point qu'on nous fist, Messeigneurs, & n'enuoyons point chez eux ce que nous ne voudrions point qu'ils enuoyassent chez nous. Hercules, inuincibles, deliurez la terre d'vn monstre, & ne faites point vn coup à demy genereux & à demy cruel; & duquel si nous pouuons nous réjouïr icy, on puisse vn iour s'affliger ailleurs.

Ie voy bien que vous croyez, que c'est vn assez grand supplice à cét Eminent de n'estre plus que Mazarin. Mais ne vous trompez pas: c'est peu de chose de luy oster apparemment vne qualité dont il se reserue de si belles marques. Tant qu'il disposera de nos Louïs, il conseruera trop son EMINENCE. En vn mot, ie ne puis comprendre quelle punition c'est de le renuoyer chez soy jouïr de ce qu'il a volé chez nous. C'est vne espece de douceur plus molle & plus facile que la grace, mon ennemie, ou plûtost (si ie le dois dire dans les apres termes de ma seuerité ordinaire) c'est vne grace d'impuissance, qui cessant d'estre puissante, ne cesse pourtant pas d'estre grace. Car n'est-il pas vray, Messeigneurs, qu'en le laissant paisiblement jouïr de ce qu'il nous a pris, vous semblez consentir aux vols qu'il nous a faits; & luy dire auec douleur, *Nous n'auons plus rien à vous donner, retirez vous en paix.* Ah! Seigneurs, agissez contre luy auec plus de rigueur. Mais quel droict à mon injuste plainte, puis que déja vous auez agy? On entend par tout retentir vostre Arrest de la confiscation de ses biens; & cette rare & genereuse prudence, la liberatrice de tant de miserables oppressez a déja preuenu cét aduis.

Quoy que vous ayez fait toutefois de grand & de genereux, Messeigneurs, il me semble que la carriere est encore longue, & que si vous en auez laissé beau-

coup par derriere,& en reste encores beaucoup pardeuant. Si vous considerez I. Mazarin en tous ses iours,c'est vn voleur public, vn seruiteur infidele, & vn ennemy iuré de la France, qui tombant par tous ses crimes en celuy de leze Majesté Diuine & humaine, ne peut estre assez puny que de la mort. Quoy donc,il le seroit assez du bannissement & de la saisie de la moindre partie de ses biens? Ce voleur public, qui de l'esclat de la Majesté Royale a fait vn ombre, à l'abry de laquelle il a pillé tous nos biens. Qui de la capitale de la France a estendu ses mains harpies iusques aux extremitez du Royaume. Qui l'a épuisé de sang & de substãce dans le cœur & dans les veines de toutes ses parties. Ie ne veux point icy representer les cris furieux que des épuisemens si violens ont fait ietter à la plus grande partie des peuples. Quoy que de pointures si sensibles, les douleurs fussent extremement ameres,on a puny, comme rebellion,leurs iustes defenses, & peut estre qu'à l'abord ils estoient trop delicats de ne pouuoir seigner vn moment pour le seruice apparent de leur Prince. Laissons donques éuanoüir & dissiper ces premieres clameurs,comme trop impetueuses & trop promptes. Mais, Seigneurs, escoutez le reste des soûpirs du peuple affligé. Il y a long temps que son sang coule, & qu'il n'a point assez de force pour crier. Il y a long temps qu'il soûpire & qu'il sanglotte. Il y a long temps qu'il fait des plaintes,& qu'il verse des larmes. Enfin peu à peu ces plaintes se sont abaissées:Ces larmes à faute d'humeur se sont toutes sechées. Il n'a pas mesme la force de languir; Il meurt à toute heure, ou s'il ne meurt pas, ce qu'il fait n'est pas viure, c'est plûtost ietter les derniers soûpirs.

Encores s'il nous auoit souffert de ietter ces derniers soûpirs en patience. S'il auoit permis au pauure Laboureur d'expirer sur la paille,ou dans les sillons,ou en suant il seme dequoy nous nourrir. Mais les infames satellites de cét execrable Tyran ont ajoûté douleurs à la mort, & ils ont pillé en vn moment ce qu'il auoit recueilly des semances de toute sa vie:Et retournans auec encor plus d'inhumanité, comme si sa pauure cabane vuide n'eust pas esté assez malheureuse, ils l'ont traisné dedans les cachots des prisons: non pas auec dessein de le retirer d'vn lieu où il n'auoit rien pour viure;mais pour le renfermer dans vn autre où il pust mourir plus malheureusement. Que n'est-il, Mess. des expressions assez fortes pour vous dire toute la verité. Mais elle est trop extraordinaire & trop affreuse pour se representer par des paroles. Toute la campagne deserte en son langage muet & pitoyable,vous l'apprendroit mieux que moy. Les cabanes des paysans s'estõnent d'estre des retraites de hiboux,que leur ont preparées des oiseaux de proye: elles n'ont plus leurs hostes ordinaires: ou s'il leur en reste quelques vns, c'est pour pleurer la captiuité ou la mort des autres qui ont tombé sous la main des Sergens, comme sous la rage des ennemis. Si le bœuf restoit dans l'estable, il s'estonneroit d'vn si long repos,& de ne voir plus le Maistre qui le faisoit viure,apres l'auoir fait trauailler.La charruë abandonnée demeure inutile au milieu d'vn champ plein de ronces & de chardons.En vn mot toute la campagne est vn affreux spectacle, qui découure en ses deserts l'auarice insatiable d'vn seul voleur.

Mais les villes en sont-elles exemptes? que peuuent-elles dire, ou plûtost que peuuent-elles faire? Les sources dont sortoient leurs richesses sont coupées, Pourroient-elles manquer de tarir? Cette abondance qui ne leur vient d'ailleurs que de ces lieux où regne à present la disette, que peut-elle deuenir?Helas!plûtost qu'est-elle deuenuë? Ces pauures villes au lieu de s'employer au trauail, ne s'amusent

plus qu'à trembler. Vne generale terreur saisit tous les esprits qui craignent pour leurs corps, en craignent pour leurs biens. Celuy-cy doit & n'a rien, & celui-la meurt de faim qui n'est riche que de ce qui luy est deub. Double impuissance au debiteur & au creancier. Tout est ruiné. Tout est dans les coffres d'vn brigand : & cependant ces harpies tous les iours crochettent ceux du pauure Bourgeois, dans lesquels l'air est la seule chose qui reste. Cruelle barbarie! ils veulent toutefois qu'on leur donne ce qu'ils demandent : & si quelqu'vn refuse par impuissance, ils le traisnent aux plus estroites prisons; comme si à force de le presser & de l'opprimer, ils pourroiét tirer de luy ce qu'il n'a point. Dans les horreurs d'vne si violente tyrannie, chacun seroit encor bien aise d'auoir perdu ce qu'il a donné, s'il pouuoit conseruer ce qu'il a sauué. Mais ces desirs sont sans esperance. S'il a donné quelque chose au voleur public, il n'a plus rien, ou c'est encores pour le luy garder : & l'attente de perdre ce qui reste, augmente la douleur d'auoir perdu ce qu'il n'a plus. Encores s'il ose se plaindre parmy des atteintes si cruelles & si douloureuses; chaque parole est autant de crimes qui confondent dans la perte des biens celle de la vie. Ainsi le Bourgeois dans sa boutique ouuerte, a le cœurr ensemble fermé auec la bouche; & ne sçachant s'il est là pour vendre ou pour donner; il doute s'il attend vn Marchand ou vn Bourreau. Ainsi tout commerce est arresté, & il ne se void plus d'affaires que celles des concussionnaires. Voila l'estat déplorable où ce voleur homicide a mis toute la campagne & toutes les villes de France.

Ie ne dis rien de celuy où est reduite la Maison du Roy, vos yeux, Messeigneurs, n'ont point d'objet plus prochain ny plus sensible. Vous auez à tout moment apperceu les cruelles & sanglantes marques de sa perfidie & de sa déloyauté : Il ne s'est point treuué d'ame fidele en cette Maison Royale qui n'ay souffert la rage de cét infidele seruiteur. Il a fallu obeïr à ses passions criminelles, ou quitter le iuste seruice de nostre Monarque. Il a fallu receuoir l'inspiration des Demons qui le gouuernent, ou sortir du gouuernement d'vne si belle & si grande œconomie. En fin il en a tellement retranché les membres qui ne se sont pas voulu reflechir vers luy, comme à leur Chef; qu'il a fait de la Maison du Roy vne retraite d'infames pilleurs, qui ne rendans compte qu'à luy du succez de leur violence, n'attendoient que de luy le fruict de leurs crimes & la recompense de leurs vices. C'est ainsi qu'il a rendu le Roy le plus pauure de son Royaume, & qu'apres luy auoir tout osté, il l'a fait son debiteur, & celuy de tous ses subjets. C'est ainsi que mettans vn pied sur le trône de l'autre; il a foullé indignement & superbement toute la France.

Qui peut douter apres tout cela qu'il n'en soit l'ennemy juré? Ce seroit assez que de dire qu'il est né sujet du Roy d'Espagne : Il a pris dans cette naissance l'antipathie, dont tous les François ont souffert les cruautez. Mais quand cette preuue de son inimitié mãqueroit, sa haine d'ailleurs est trop visible pour en douter encor auec raison. Ie ne veux point icy alleguer contre luy de quel estrange biais il conduit les armes de ce Royaume. Comme quoy il est ordinairement aux risques de tout perdre : Si Dieu qui dispose des propositions des hommes ne faisoit reüssir au rebours les desseins pernicieux. Ie ne veux point le charger de ce qu'enuoyant assieger des places dans le cœur du païs ennemy, il fait passer les troupes Françoises à la mercy de leurs bras. Qu'il faut costoyer toutes leurs forces pour les aller attaquer. Que passans à la bouche quasi des canons de leurs villes fortes; c'est leur mener du butin que leur aller ainsi faire la guerre. Que les frontieres des ennemis

estans fournies de bonnes garnisons, celles de France en sont tout à fait denuées: Tellement que pour aller cette année à Ypre, il eust fallu auoir passe-port des ennemis. Que les Volontaires de Saint Omer, d'Aire & de Cambray couroient iusques dans les portes de toutes nos places circonuoisines; auec autant d'asseurance, & tenoient les François & le bagage qui passoit dans tout l'espace qui est entr'eux & la mer, aussi bien seur que si déja il eust esté dans leurs propres murs. Que par ses courses ils ont bien fait plus de prisõniers & de butin qu'on n'en a fait à la bataille de Lens. Ie laisse ces choses qui luy reprochent autant de crimes, & ie ne veux reprocher à ce perfide Sicilien, plus cruel que les Vespres mesmes Siciliennes, que le triste estat des pauures Soldats. Cependant sous le pretexte de la guerre cét insatiable auare se comble des biens de la France. On ne voit pas vn denier dans les armées. Par là sa noire malice est trop découuerte. Comme il sçait que l'argent est le nerf de la guerre, & la machine qui fait harmonieusement mouuoir ces grands corps composez de tant de membres; il tranche ce nerf, il soustrait cette machine; il épuise le Royaume, & ne remplit point les armées. Il met l'vn dans la necessité, & y laisse l'autre. Ainsi de cét Estat il fait languir également les forces actiues & les patientes, en telle sorte que tout est prest à ietter le dernier soûpir. Ie l'ay dit vne autre fois Dieu renuerse veritablement & dispose des desseins des hommes. Ie le redis encore, & ne sçauroit iamais me lasser de le dire, quand ie considere comme il conserue contre toute apparence ce que cét infame ministre veut perdre contre toute raison. C'est son dessein que de donner aux ennemis tout l'auantage qui luy sera possible: Il ne les attaque que mollement; & encore pour abattre tout à fait ce peu de vigueur qui reste dãs ses feintes attaques; il les fait par des forces extenuées. Ainsi pendant que l'armée de la cãpagne passée estoit dans sa force, il l'a enuoyée perir deuant vne meschante ville, & a laissé perdre vne bonne place; & comme si Ypre eust esté preferable à Courtray, il a voulu qu'elle s'extenuast deuant celle-là, sans auoir soin que d'abandonner celle-cy. Mais c'estoit encores peu qu'vne florissante armée se fust extremement affoiblie deuant vne ville qu'on ne peut garder qu'aux ennemis. La tirant de là comme si elle n'eust pas esté encores assez fatiguée, il luy a fait tenir des routes égarées, & la fait courre les champs comme vne folle sans conduite, sans ordre, ny sans autre dessein, que de l'affoiblir par tant de courses par les trauaux d'vne saison ennuieuse, & d'vne disette sans exemple. Enfin comme il l'a veuë demie morte de faim & de peine, il l'enuoye au combat, croyant plûtost l'enuoyer à la boucherie. Cependant Dieu donne la victoire à celle-là, qui d'elle mesme estoit quasi vaincuë. Vn petit nombre de demy enseuelis triomphe d'vn grand nombre de fraiz & de vigourenx ennemis. Ainsi ce traistre voit ses trahisons succeder au rebours, & tomber sur l'Espagne le foudre qu'il auoit pretendu de faire choir sur la France. Car enfin qu'il ne vienne pas se vanter qu'elle a bien reüssi par son moyen: elle ne reconnoist d'autre que Dieu pour Autheur du bien qui luy arriue: ny d'autre que luy pour Ingenieur des peines qu'elle endure. On iuge assez de ses bonnes volontez par la suite d'vne si grande victoire. N'a-t'il pas fait tout ce qu'il a peu pour en oster le fruict, qui sans luy deuoit estre plus grand qu'il n'a esté? Qui empeschoit qu'on n'assiegeast promptement vne bonne place, & qu'on ne la prist: Quelle ignorance: mais plûtost quelle malice en cét infame Ministre, qui au lieu de suiure vne si belle pointe, quand personne ne pouuoit plus l'empescher, a voulu faire perir les Soldats vainqueurs:

comme pour les punir de leur courage & de leur fidelité. En effet tout le reste de la campagne en les employant à ie ne sçay quoy, dont il n'a succedé autre chose que de la fatigue, il a acheué de les accabler: de telle sorte qu'enfin les vainqueurs ont eu sujet de porter enuie aux vaincus. S'il leur a fait toucher quelque argent, c'est si peu, que leur necessité est plutost accreuë que diminuée: Et cõme ils auoient esperé quelque chose apres tant de peines, le peu qu'ils ont receu estoit moins pour les satisfaire que pour les desesperer: Et de fait plusieurs se sont iettez dans l'armée des ennemis, & la paye a contraint leur necessité de seduire leur fidelité & leur constance. Ainsi souuent ce traistre les fortifie en nous affoiblissant. Le reste qui a peu combattre contre son malheur & contre les trahisons de ce perfide, s'en est reuenu. O vous qui auez veu retourner cette armée, que vous vistes partir, quelle difference! quels François peuuent auoir le courage de s'en aller pour retourner de la sorte? Voila quelle ardeur ce cruel met en l'ame des Soldats de cét Estat: c'est ainsi qu'il sçait attiedir ce feu que leur naissance & leur vertu leur donne, & reduire en glace les plus belles flammes qui les embrasent de l'amour de leur Prince, & du desir de mourir en le seruant. Mais voicy encores d'autres soupplesses de sa malice pour rendre la France à tel poinct ennemie d'elle mesme, qu'elle ne pense plus à d'autres ennemis. Ie laisse les grands & les fameux exemples, les petits sont assez funestes & assez sanglans.

Voicy donc le Soldat qui arriue à la fin de la campagne, triste, miserable & desesperé, chez d'aussi de consolez, d'aussi affligez, & d'aussi malheureux que luy. Le Bourgeois & les Païsans le reçoiuent comme vn foudre qui doit acheuer de les perdre. Cependant il demande à manger à des gens qui meurent de faim. Il se plaint à eux du mal qui les tuë: mais comme la guerre l'a rendu plus âpre en sa douleur; Tout furieux de se voir si mal receu apres auoir ailleurs esté si mal traitté, il iure, il menace, il tuë, il violle, & semble à dessein inuoquer & contre luy & contre tout l'Estat les puissances vengeresses qui ne laissent point de si noirs crimes impunis. L'oprimé en ce rencontre, ou languist ou expire, ou se plaint, & en toutes sortes irrite le Ciel qui protege les innocens.

O Messeigneurs! que ie ne vous represente point icy l'affreux & pitoyable spectacle de deux hostes, dont l'vn le poignard à la gorge demande, & l'autre, les genoux en terre, les mains au Ciel, & les larmes aux yeux refuse. Qui tous deux ensemble dans de differentes actions prennent loy de la necessité, où vn barbare les abysme: qui tous deux ensemble sont François, & que l'inhumanité seule d'vn Sicilien desespere. C'est trop vous entretenir des malheurs de tant de miserables: Ces objets sont trop tendres & trop sensibles; & vous voyez assez les crimes de celuy qui reduit la France en ce déplorable estat. Il est temps, Messeigneurs, que vous en fassiez vne rigoureuse & seuere iustice. Apres tant d'inhumanitez & de barbaries, ne merite-t'il pas de receuoir la mort, qu'il a si souuent donnée. Chaque miserable qu'il a ruiné vous en solicite. Chaque vie a sa rage immolée demande l'immolation de la sienne: elle est deuë à chaque perfidie qu'il a commise: il la doit au Roy, qu'il a cent fois laschement trahy; à sa Maison qu'il a pillée; à la France qu'il a déchirée. Escoutez la voix d'vn Roy mineur qui vous la demande. Escoutez la voix de ses armées, qui se plaignent de ce qu'il vit encores. Escoutez enfin tout l'Estat ensemble qui vous dit qu'il n'est plus iuste qu'il respire.

Et toy Clemence, qui sans raison me resiste: Considere bien à quoy tu t'opi

poses: C'est vne grande vertu que de pardonner, il est vray : Mais il n'est pas en mon pouuoir de le faire. Dieu & le Roy m'ont mise entre les mains de cét auguste Parlement, pour rendre equitablement à chacun ce qui luy est deub. Pour recompenser dignement les vertus, & pour punir souuerainement les vices. Si ie ne recompense & si ie ne punis ie ne suis plus Iustice. Ie ferme les yeux: ie pese de cette balance, & ie tranche de cette espée. Si peu que le poids emporte d'vn costé ou d'autre, il faut que j'y penche. Si i'arriuois à prononcer sur le plus leger, mes Arrests n'auroient plus de poids. Ce qui me fait redouter, c'est que ie suis Iustice; & si peu que ie marche à droit ou à gauche, ie me fais mépriser; & qui ne me craint, plus me hait. Il est commandé aux hommes particuliers de pardonner; de la mesme sorte qu'il m'est ordonné de punir: Quand ils punissent, ils deuiennent coupables; & si ie pardonnois, ie deuiendrois criminelle. Ie sçay bien que Dieu est clement & iuste tout ensemble; qu'il pardonne & qu'il punit quand il veut, sans que rien luy resiste, & que personne le condamne. Ie sçay mesmes qu'il a emané sur les Rois quelque rayon de cette toute-puissance : Mais ie sçay bien aussi que ie n'en possede qu'vne partie, & c'est la plus haute, la plus souueraine & la plusredoutable. Apprens donc ce que ie suis, & ne cherche point de droict où ie regne. Ie voy bien que tu t'es trompée, quand tu as creu quelque passion dás les esprits de ces illustres Seigneurs qui m'exercent. Chacun d'eux est de fait en particulier sujet aux passions comme le reste des hommes: mais enCorps & dans la fonction de leurs charges souueraines ils composent vn esprit impassible. Ne leur parle donc point de vaincre des ennemis qu'ils n'ont pas: ils dõnent la mort & laissent la vie, sans estre touchez ni d'amour ni de haine: & fermãs les yeux aux personnes, ils ne font qu'écouter les raisons; sur lesquelles ils donnent leurs Arrests irreuocables; sans aucune agitation de tendresse ou de courroux. Souffre moy donc de leur dire, que puis qu'ils sont impassibles, & qu'ils ne se laissent émouuoir à rien; qu'ils prononcent l'Arrest de la mort d'vn coupable, qui meriteroit de perdre mille vies si la Nature luy en auoit donné autant comme ses vices ont formé de crimes, chacun trop digne de la perdre. Prononcez donc, Messeigneurs, faites tonner ce foudre vengeur de tant de miserables, & punisseur de tant d'injustice. Ne flatez plus vne vie qui n'a point voulu flater les vostres. Vangez vostre Roy d'vn seruiteur infidele. Vangez les bons opprimez par ce meschant. Vangez tous les François persecutez en tous les endroits de la France. Enfin vangez moy, Seigneurs, moy qui vous ayant esté illustrement donnée de la part de vostre Dieu & de vostre Monarque, ay si souuent & si honteusement esté foulée aux pieds de ce sacrilege & de cét impie monstre de Sicile; & me vangeant ainsi, releuez vostre esclat abattu, & vous vangez vous mesmes, puis que vostre vangeance est si glorieuse à Dieu, au Roy, & à tout cét Empire.

FIN.